

Le temple éphémère du luxe

Le Grand Palais se transforme pour accueillir dans une ambiance glamour très étudiée et présenter aux visiteurs... impatientes, c'est évident, des trésors à plusieurs zéros...



Bureau plat et son cartonnier en acajou et placage d'acajou, orné de bronzes ciselés et dorés. Estampille de Jean-Henri Riesener, époque Louis XVI, présenté par la Maison Kraemer (stand 32).

CERTAINS EN ONT RÉVÉ et ont été sélectionnés, tandis que d'autres, moins chanceux, ont échoué. Les autres, une fois leur dossier passé puis accepté par la commission, s'y sont préparés de manière fébrile. Malgré quelques couacs, prises de bec, voire rancœurs pour quelques-uns, la Biennale des antiquaires sera l'endroit où il faudra être et se montrer à l'heure de la rentrée. Comme un signe de bonne santé à l'heure où nombreux sont encore ceux qui s'interrogent sur leur avenir ? Mais l'heure n'est plus aux questions existentielles... Place à la prestigieuse manifestation. Pour le lancement de cette XXVI^e édition haut de gamme, Christian Deydier, président du Syndicat national des antiquaires, a confié la scénographie au créateur Karl Lagerfeld. L'artiste a accepté de relever le défi. « J'aime les antiquaires et ce que la Biennale représente et j'adore le Grand Palais qui est l'endroit que je préfère à Paris et où j'ai tant de souvenirs de défilés Chanel aux décors surdimensionnés... »,

explique-t-il. Ainsi l'homme aux lunettes noires et au catogan blanc va créer un univers éphémère qui servira d'écrin aux milliers d'objets d'art présentés pendant ces quelques jours. « Le génie créatif de Karl Lagerfeld, sa sensibilité, son sens de la scénographie sont autant de raisons pour lesquelles je suis heureux qu'il ait accepté de façonner à sa manière la Biennale 2012. Il est aussi un grand collectionneur, un amoureux des objets rares et beaux, c'est donc en connaisseur qu'il abordera cette réalisation unique », confirme Christian Deydier. Le Grand Palais s'est agrandi de 1 200 m² supplémentaires. La Nef du Grand Palais sera complétée par le « Salon d'honneur » qui ouvrira ses portes après plusieurs années de restauration. Quelque 119 antiquaires – ils étaient 86 en 2010 – participeront à l'événement pour présenter leurs plus belles pièces. Notre place étant limitée, nous vous guidons sur quelques stands qui marqueront sans doute les esprits, mais n'allez surtout pas croire que cette sélection est exhaustive !

Des marchands bien rodés

Connu pour avoir les plus beaux décors de boiseries anciennes et fidèle à sa ligne de conduite, Benjamin Steinitz (stand N03) offrira un véritable panorama des arts décoratifs européen, de la Renaissance au XIX^e siècle, judicieusement agencé dans un décor du XVIII^e siècle français. Son stand – dont le thème porte sur la sortie d'Égypte – sera conçu comme les appartements privés d'un hôtel particulier parisien. L'antiquaire de talent souhaite pour cette édition créer des atmosphères différentes : la première composée de toiles baroques du XVII^e siècle, la pièce centrale agrémentée d'un ensemble exceptionnel de portes en bois naturel inspirées de l'époque de Louis XIV et provenant d'une résidence des Rothschild ainsi qu'une boiserie provenant du musée de Minneapolis ayant appartenu à Lucien Guitry, dans sa dorure et d'une qualité de sculpture remarquable. Le marchand est fier de pouvoir montrer, entre autres, un ensemble de cinq pièces



Mobilier de salon en acajou, bronze doré et verre églomisé, composé d'un canapé (photo), de deux fauteuils et de six chaises, provenant des collections de Horacio Echevarrieta Maruri (1870-1963) dans son palais de Muñoa, à Barakaldo (Espagne), fin XVIII^e- début XIX^e siècle, en acajou, bronze doré, verre églomisé et tapisserie au point (garniture d'origine), 102 x 137,5 x 51 cm, présenté par la galerie Steinitz (stand N03).

réalisé par Klagmann et Denière pour le surtout à dessert du duc d'Orléans. Il s'agit du plus grand ensemble de ce surtout présenté au public. Le goût pour le japonisme sera illustré par Édouard Lièvre avec un ensemble inédit de meubles – tables, dessertes, armoires, cabinets... –, dont un meuble vitrine provenant de la collection d'Édouard Detaille ainsi qu'un cabinet sur pied faisant partie des chefs-d'œuvre de cet artiste rare, mais aussi tout un ensemble de meubles du XVIII^e siècle, dont un bureau de Leleu à huit pieds provenant du célèbre pianiste et compositeur Paderewsky puis du château de Groussay. Mais Benjamin Steinitz a plus d'une surprise à vous réserver : il gardera secrets jusqu'au jour J les joyaux les plus importants de son espace.

Rappelez-vous à la dernière Biennale la reconstitution du Bureau ovale de la Maison Blanche par la **Maison Kraemer**. Pour cette nouvelle édition, elle présentera (stand 32) la première exposition monographique consacrée à l'ébéniste Jean-Henri Riesener (1734-1806). Avec cette exposition unique en son genre, tant il est rare de voir rassemblés en un lieu autant de meubles réalisés par Riesener – si ce n'est dans un musée –, la maison Kraemer donnera aux visiteurs et aux amateurs d'art l'occasion extraordinaire d'acquérir l'une de ces pièces de haute qualité : une commode en marqueterie et bronzes ciselés et

dorés affichant un rare panneau central de vase et fleurs polychromes par Riesener, époque Transition Louis XV-Louis XVI, un bureau plat et son cartonnier en acajou et placage d'acajou, orné de bronzes ciselés et dorés, estampille de Jean-Henri Riesener, pour ne pas vous gâcher le plaisir de la découverte... Appelée ensuite à voyager, cette exposition conçue sur le mode muséal marque un nouveau coup d'éclat de la maison. Authenticité, beauté, rareté, originalité, tels sont les maîtres mots qui guident les choix de ce marchand depuis 1875. Ainsi, le musée du Louvre, le château de Versailles, le musée Nissim de Camondo, le Metropolitan Museum de New York, le Getty Museum à Los Angeles, le Philadelphia Museum of Art, pour n'en citer que quelques-uns, figurent parmi les institutions dont les Kraemer ont été fournisseurs ou donateurs. La galerie Downtown - François Laffanour (stand S04) reconstituera, sur deux étages, la maison de Jean et Huguette Borot, réalisée dans son intégralité par Charlotte Perriand, en 1959, dans le quartier mythique de Montmartre, à Paris. À l'époque, les Borot offrirent la liberté absolue à Charlotte Perriand de penser leur espace, enrichie par la réflexion d'Henri Prouvé, frère de Jean, sur ce lieu d'habitation. Elle posa un regard à la fois fonctionnel et poétique sur cet habitat volontairement rempli de lumière.

L'utilisation de matériaux nobles crée de précieux contrastes optimisant l'espace : sol d'ardoise, armoires aux portes teintées noir, poignées en branche neuve d'olivier... L'entrée, la cuisine puis le salon feront découvrir au public une table de forme libre assortie de sept chaises, mais également un passe-plat dont le plateau intégré à la structure murale s'inscrit naturellement dans la pièce à vivre. Les lignes épurées accompagnent les gestes fonctionnels de la vie quotidienne. À l'étage, guidé par un escalier, ressemblant davantage à une échelle, nous apercevons deux bibliothèques à plots de bois et portes coulissantes insérées dans le mur mais aussi des tabourets tripodes, des luminaires et meubles de rangement évoquant l'architecture nipponne... Cette maison représente une réelle synthèse moderne où la fonction détermine l'espace, où les perspectives, les contrastes avant-gardistes épousent l'harmonie environnementale. François Laffanour présentera ce projet avec une émotion toute particulière lui qui, depuis plus de trente ans, défend sans relâche le travail de deux pionniers des arts décoratifs du XX^e siècle : Jean Prouvé et Charlotte Perriand. En effet, tout jeune marchand au début des années 1970, il découvre avec émerveillement la maison des Borot dans la revue *Aujourd'hui, Art et Architecture*. Porté par l'enthousiasme, quelques années plus tard, il leur



Reconstitution sur deux étages de la maison Jean et Huguette Borot réalisée par Charlotte Perriand.
Ici, la bibliothèque blanche du premier étage présentée par la galerie Downtown (stand S04).

adressa une missive qui resta lettre morte, signifiant son désir de se porter acquéreur de leur intérieur. Plus tard, les descendants des Borot tombèrent sur ce courrier passionné qui déterminera leur confiance portée spontanément à François Laffanour.

Une sélection non exhaustive...

La galerie Antoine Laurentin (stand S09) organisera une rétrospective dédiée à Georges Papazoff (1894-1972). Artiste d'origine bulgare, formé au contact des premières avant-gardes d'Europe de l'Est, Papazoff s'installe en France à partir de 1924 et se lie avec Pascin, Vlaminck et Derain. Il devient rapidement une figure incontournable du Montparnasse. En relation avec la plupart des artistes majeurs de sa génération (Klee, Kokoschka), il connaît une fulgurante carrière internationale, particulièrement aux États-Unis. En précurseur de la peinture surréaliste et surtout en électron libre, il connaît toutes les figures de ce mouvement. Tzara a d'ailleurs préfacé le catalogue de son exposition chez Jeanne Bucher et Desnos a décrypté sa peinture. Miró, Ernst et Calder sont ses amis et admirateurs. Papazoff

mène une carrière indépendante sans soumission à l'autorité de Breton, ce qui lui vaut ce surnom de « franc tireur du surréalisme ». De ses rapports avec les surréalistes, il conservera une grande amitié avec Robert Desnos. Papazoff se tourne ensuite vers une représentation plus brutale des figures qui se métamorphosent en figures mécaniques. Les couleurs chatoyantes et la finesse des variations utilisées par l'artiste donnent vie à ces figures statiques. L'artiste a réalisé plusieurs séries d'œuvres sur différents thèmes, dont les figures marines, inspirées de visions. Seront présentées une trentaine d'huiles du surréaliste tels *Gant rouge et gant blanc*, 1924, *Avant le festin*, de 1927, *Composition surréaliste*, 1928, *Composition aux bateaux*, 1930, *Paysage de Dordogne II*, 1931, *Formes se détachant*, 1934, notamment avec la publication d'un catalogue dont le texte sera signé par Sylvie Buisson. Spécialisée principalement dans l'art italien de la seconde moitié du XX^e siècle, Tornabuoni Art (stand S12) présente en permanence des œuvres significatives des principaux auteurs du Novecento italien. Pour sa seconde participation à la Biennale, Tornabuoni Art a choisi de décliner l'art du

XX^e siècle en dix chefs-d'œuvre, un par décennie. Pour la première, les années 1900-1910, la galerie proposera une huile sur panneau d'Umberto Boccioni, *Impressioni di paesaggio*, de 1908. Cette œuvre historique précède l'invention du futurisme, le mouvement culturel le plus important de la première partie du XX^e siècle en Italie et dont Umberto Boccioni est le père fondateur. Mort à 36 ans, Boccioni a laissé peu d'œuvres : elles sont aujourd'hui très recherchées. Pour 1910-1920, Pablo Picasso sera à l'honneur avec *Vase, Pipe, Paquet de tabac*, 1919, une huile sur toile signée et datée. Le maître catalan est incontournable dans l'histoire de l'art du XX^e siècle et Tornabuoni Art présente une œuvre qui a un pedigree extraordinaire : la meilleure provenance qui soit – collection Rosenberg – et la présence de l'œuvre au musée de Philadelphia aux États-Unis pendant plus d'un demi-siècle. La décennie suivante sera illustrée par une technique mixte sur papier marouflé de Mario Sironi, *Periferia Il tram e la gru*, de 1921. Sironi est l'une des figures emblématiques du Novecento italien et ses œuvres à l'atmosphère métaphysique sont les plus recherchées. Ce courant, qui précède le surréalisme,

cherche à représenter ce qu'il y a au-delà de l'apparence physique de la réalité, au-delà de l'expérience des sens. Avec la grue, le passage du train et la périphérie urbaine, cette toile de 1921 en présente tous les symboles, des sujets extrêmement rares sur le marché. L'œuvre a déjà été exposée au Palazzo Reale de Milan et au Palazzo Grassi de Venise. Pour 1930-1940, c'est Giorgio Morandi et sa *Natura Morta*, une huile sur toile de 1930, qui sera montrée. Dans toute l'œuvre de Morandi, il y a une obsession répétitive du même sujet, avec les seules variations de tons, composition et perspective. Néanmoins, cette nature morte est très rare car la composition se détache sur un fond nocturne et elle appartient à une période introuvable chez l'artiste, celle de l'entre-deux-guerres. Les œuvres de Morandi figurent dans de nombreux musées internationaux tels que le MoMA de New York, la National Gallery of Art de Washington et la collection Peggy Guggenheim de Venise. La décennie 1940-1950 offrira aux amateurs une technique mixte sur carton signée de Wassily Kandinsky, *Le Milieu sombre*, de 1943. Ce tableau de Kandinsky représente la tentative de l'artiste d'aller au-delà de l'abstraction géométrique théorisée par lui-même. La décennie 1950-1960 sera mise à l'honneur

par Marino Marini avec cette huile sur papier marouflée de 1953 intitulée *Cavallo rosso*. Exceptionnelle par son format et sa force chromatique, cette œuvre témoigne de la poésie de l'artiste qui, à partir des années 1950, a commencé à traduire en différentes structures les formes équestres, pour lesquelles il est aujourd'hui célèbre. Pour la période 1960-1970, Lucio Fontana sera mis à l'honneur avec son œuvre *Concetto spaziale*, 1964, une huile et graffitis sur toile. Tornabuoni Art a choisi une œuvre emblématique des années 1960. Lucio Fontana y mêle le spatialisme dont il est le créateur, à la grande tradition baroque italienne avec l'utilisation de l'or. Cette œuvre présente aussi la forme ovale griffée directement sur la peinture qui sera développée à la fin de sa vie de façon indépendante dans les fameuses œuvres de la série « Fine di Dio », connues pour leurs records en salle des ventes. Les années 1970-1980 seront sous l'influence d'Alighiero e Bötti, avec *Mappa*, une broderie sur tissu de 1979. Les cartes (ou *mappa*) d'Alighiero e Bötti, qu'il réalisa à partir de 1971 et jusqu'à la fin de sa vie, sont une description géopolitique du monde, où nations et drapeaux sont modifiés selon le cours des événements politiques. La succession temporelle

des cartes représente la narration de l'ordre et du désordre du monde. Leur particularité essentielle est de ne pas être réalisée par lui-même mais par des brodeuses d'Afghanistan. Exclure l'artiste de l'œuvre, interposer entre les deux l'espace (L'Afghanistan) et le temps (durée du travail artisanal à l'aiguille) participent au concept cher à Bötti. Le fait d'être sans bordure rend cette œuvre très rare. Par cette démarche, Bötti décida de symboliser le passage de la guerre après l'invasion soviétique en Afghanistan. Il n'y a que cinq *mappa* sans bordure au monde et celle présentée ici est la seule sur le marché. Jean-Michel Basquiat sera emblématique de la période des années 1980-1990 avec une œuvre sans titre à l'acrylique, pastel gras et sérigraphie sur toile. Une exposition sur le XX^e siècle ne peut pas ignorer Basquiat, qui a mis au point un langage pictural inédit. Cette œuvre, datée 1984, appartient à la période que les amateurs considèrent comme la plus aboutie. Enfin, la décennie 1990-2000 sera illustrée par Arnaldo Pomodoro, avec un bronze de 1995-1997. Parmi les sculpteurs italiens d'après-guerre, Pomodoro est sans doute le plus reconnu à travers le monde : plus de quarante villes exposent des sculptures monumentales de l'artiste. Ses recherches sur la spatialité l'ont amené à



Pour illustrer la décennie 1980-1990, Tornabuoni Art (stand 512) a sélectionné une œuvre de 1984 réalisée par Jean-Michel Basquiat (1960-1988), à l'acrylique, pastel gras et sérigraphie sur toile de belles dimensions (223,5 x 198 cm).

Félix Bracquemond (1833-1914),
La Fuite, grande plaque d'émail translucide cloisonné d'or sur cuivre, symbolisant Ève fuyant le Paradis. Portant sur son ventre la marque de la morsure du serpent, elle se heurte à une nature hostile qui évoque la colère divine. Les couleurs vives rappellent la dimension apocalyptique de la scène. Cette plaque filigranée d'or, présentant de riches effets de profondeur et une gamme chromatique étendue, démontre une grande habileté technique et sera présentée par la galerie Michel Giraud (stand N14).



Une ambiance second Empire pour le stand de Marc Maison (stand 10) conçu par Michael Coorengel, décorateur de talent qui mêle dans sa vie et dans ses réalisations « le rêve et la réalité ».



**Georges Papazoff (1894-1972),
Composition surréaliste, 1928,
huile sur toile, 73 x 54 cm,
présenté par la galerie Antoine Laurentin (stand S09).**

travailler sur différentes formes géométriques, tels la sphère, la colonne, le cube, la stèle, le papyre.... dont il modifie l'intégrité par soustraction de matière. Ainsi le bronze est arraché, lacéré, travaillé de l'intérieur, jusqu'à rendre visible des engrenages imaginaires, symboles d'une vie intérieure. Ces œuvres sont le fruit d'une technologie démesurée et d'un long travail qui dure parfois des années. La sphère est la forme la plus recherchée chez l'artiste, un « must » pour les collectionneurs.

Le mobilier et les objets d'art des périodes Directoire, Empire et Restauration seront notamment illustrés par la **galerie Marc Maison** (stand 10) qui avait pris le soin, très en amont, de présenter sa sélection lors d'une réception privée. Ainsi, les collectionneurs, pour la première participation de ce marchand, trouveront sur son stand des pièces exceptionnelles. La galerie déclamera un hymne à la production artistique sous le second Empire. Marc Maison s'intéresse au décor dans ce qu'il a de plus majestueux. Mais il est aussi incroyablement inventif et riche de créations à la fois esthétiques et techniques. Dès les années 1990, Marc Maison et son épouse Daisy ont commencé à étudier et collectionner à titre personnel les peintures historicistes, les objets d'art précieux et les meubles sculptés français de la seconde moitié du XIX^e siècle. Dans cette période foisonnante, ils puisent des pièces exceptionnelles produites pour les Expositions universelles de Londres et Paris entre 1851 et 1900. Des créations stylistiques du néogothique



**Zao Wou-ki (né en 1921), 22.6.91, 1991, huile sur toile - SBD - 150 x 162 cm,
présenté par la galerie Applicat-Prazan (stand S06).**

à l'art nouveau en passant par la période romantique, le japonisme ou le néo-Renaissance, c'est bien cet éclectisme étourdissant qui le passionne. Plus encore que les meubles de style, ce sont les véritables créations d'artistes tels Lièvre, Grohé, Barbedienne, Sauvrezzy, Gabriel Viardot ou Christoffle que Marc Maison va patiemment collectionner, dans l'idée de remettre un jour ce goût à l'honneur. L'œuvre de l'ébéniste Fourdinois et de ses contemporains Rivart ou Duvinage est au cœur des recherches menées par Marc Maison et ses collaborateurs, concrétisées aujourd'hui par la publication d'un ouvrage sur la marqueterie au XIX^e siècle aux éditions Faton. De son enfance à La Haye, ville gouvernementale et diplomatique, auprès d'un père ingénieur et d'une mère, princesse indonésienne, passionnée par la beauté des choses, Michael Coorengel garde pour son travail de décorateur un raffinement allié à une rigueur de dessin et d'organisation. Aujourd'hui, au sein du bureau qu'il a créé avec Jean-Pierre Calvagrac, il collabore pour Puiforcat et réalise les décors d'une clientèle privée, collectionneurs avertis ou antiquaires, au

sein desquels il positionne son travail de décorateur en exposant des objets d'art de grande qualité. Aujourd'hui, c'est grâce à ce décorateur de talent que le stand de Marc Maison a été pensé et offre une ambiance second Empire.

Quant aux arts décoratifs du XX^e siècle, ils seront parfaitement représentés avec la **galerie Michel Giraud** (stand N14), dont on connaît déjà le professionnalisme. Impatiente de montrer les trésors qu'elle a sélectionnés et dans le cadre de sa deuxième participation, elle souhaite interpeller le public avec un décor conçu par Benjamin Giraud pour faire écho à la mise en scène de Karl Lagerfeld ! Inspiré par des créateurs tels Dunand, Ruhlmann, Printz, Rateau ou Giacometti, ce décor s'articule autour d'une collection de qualité d'arts appliqués comme les émaux et la dinanderie mais aussi des peintures et des sculptures. Parmi les pièces proposées, nous retiendrons cet incroyable émail translucide cloisonné d'or sur cuivre, *La Fuite*, réalisée par Félix Bracquemond, vers 1910 ou ce paysage de Marly aux accents cubistes peint vers 1912 par Jean Marchand. En outre, le marchand présentera une table au chien

endormi en laque noire signée Jean Dunand, une paire de fauteuils d'Armand-Albert Rateau en bois laqué et doré, une console au serpent d'Albert Cheuret, une *Rêveuse ou fillette assise*, un tirage en bronze d'époque 3/5 mise en œuvre par Ossip Zadkine vers 1959, une *Étude pour le loup* en plâtre et fil de fer créée par Diego Giacometti vers 1970 ou encore un vase conique en dinanderie de cuivre exécuté par Claudius Linossier (1893-1953). Le stand, pas forcément de belles dimensions mais subtilement décoré, accueillera de prestigieuses signatures pour des pièces qui devraient séduire bon nombre de collectionneurs.

La galerie **Applicat-Prazan** (stand S06), toujours habile à susciter l'intérêt et ne montrant que de la grande peinture celle qui possède une âme, a sélectionné un sublime – ne craignons pas cette fois d'utiliser un superlatif – Zao Wou-ki, 22.6.91, provenant d'une collection privée et qui apparaît comme un aboutissement dans la production du maître, un étonnant Serge Poliakov, *Fond noir aux traits*, une huile sur toile de 1952, un *Paysage peint* par Nicolas de Staël également en 1952, une composition muséale de Jean Hélion – Trois Nus au gisant –, une huile de 1950, un morceau de bravoure – *Couronnement d'Étienne de Blois, comte de Boulogne et roi d'Angleterre*, par Guillaume, archevêque de Canterbury, 24 juin 1956 – de Georges Mathieu qui, rappelons-le, nous a quittés le 10 juin dernier. Bien d'autres œuvres feront sans nul doute le bonheur de collectionneurs avertis.

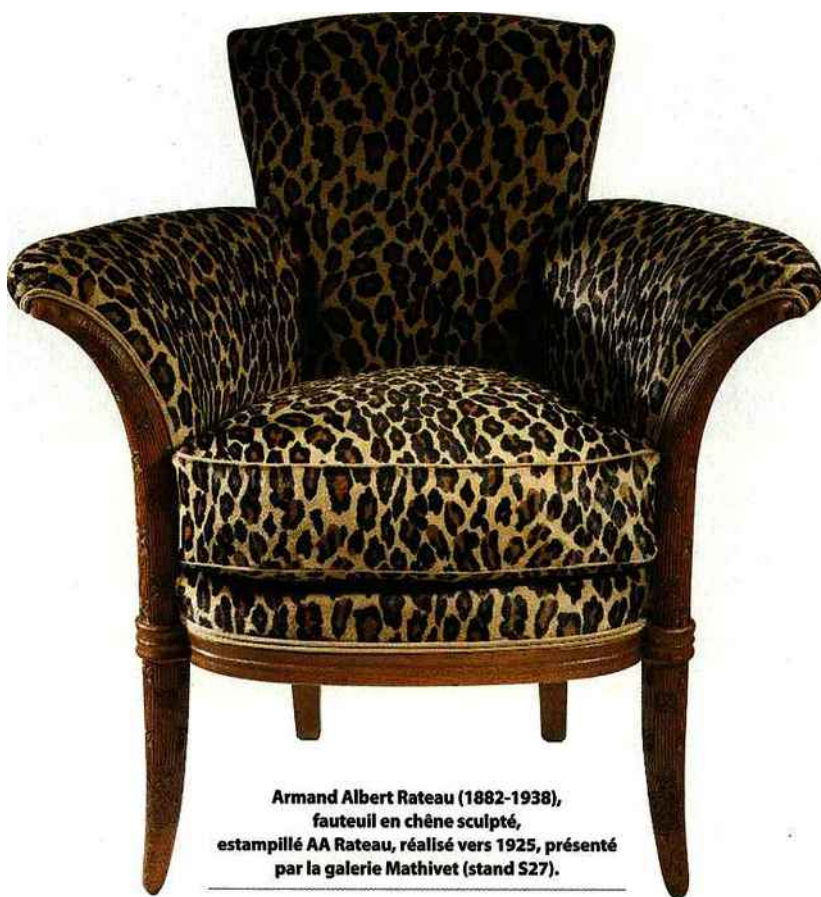
La **Marbougouh Gallery** (stand N2) présentera pour sa deuxième participation un solo show dédié à Manolo Valdés (né en 1942). Considéré comme l'un des artistes les plus connus et les plus respectés d'Espagne, tout en faisant partie des plus originaux et polyvalents parmi ceux d'aujourd'hui, Valdés, pour qui l'histoire de l'art est une source majeure d'inspiration tirée des anciens maîtres, tels que Velázquez, Cranach, Van Eyck, Fra Filippo Lippi, ainsi que les modernistes, Picasso et Matisse, trouve plus qu'une simple inspiration dans les œuvres de ces artistes ; il ne se contente pas de copier ses prédécesseurs mais utilise leur travail « comme prétexte » pour créer un objet esthétique entièrement nouveau, faisant appel à tout un arsenal : monceaux de pigments d'huile, bouts déchirés et assemblés de toile de jute, afin de créer un portrait à grande échelle dérivé d'un tableau de Matisse, ou un assemblage de pièces d'albâtre ou de bois rare et exotique, évoquant la marqueterie tridimensionnelle, pour des grandes sculptures, comme l'imposante *Menina* ou la *Dama a Caballo*, dérivées des œuvres de Diego Velázquez. C'est le maître baroque espagnol du XVII^e siècle Velázquez qui a le plus influencé l'art de Valdés et l'a guidé au fil des années à travers un large éventail d'activités, de la peinture à grande échelle aux sculptures monumentales.

Le grand défi des premières participations


Ils vont effectuer leurs premiers pas et espèrent bien tirer leur épingle de ce jeu parfois cruel ! La galerie **Mathivet** (stand S27), avait été sélectionnée il y a deux ans pour participer à la Biennale dans le cadre du « Tremplin » où elle avait mis Paul Poiret à l'honneur. La qualité du travail de ce jeune tandem lui permet d'être de nouveau présent à la XXVI^e Biennale. Participer à la Biennale est pour ce sympathique duo un aboutissement. Pour accomplir sa mission, il rendra donc hommage à Armand-Albert Rateau, en réinterprétant la loge d'actrice réalisée par le créateur pour la célèbre couturière Jeanne Lanvin lors de l'exposition des Arts décoratifs de 1925. Non seulement présente dans le Pavillon de l'Élé-gance, Jeanne Lanvin l'était également au Grand Palais pour la classe 25 des arts du théâtre. C'est son affection toute particulière pour la confection de costumes qui l'a conduite à demander à Rateau de réaliser le décor de sa loge ; le succès à l'époque fut tel qu'une aquarelle (un mannequin, vêtu d'une robe de Jeanne Lanvin, assis devant une console laquée s'admire dans un miroir de Rateau, dans une ambiance feutrée où quelques luminaires viennent apporter une note chaleureuse. Un second mannequin s'appuie délicatement sur le dossier d'un splendide fauteuil



Pascal Dagnan-Bouveret (1852-1929), *Le Petit Concert*, huile sur toile signée, située et datée Paris 1883, 115 x 88 cm, présentée par la galerie Ary Jan (stand MS 01-02).



Armand-Albert Rateau (1882-1938), fauteuil en chêne sculpté, estampillé AA Rateau, réalisé vers 1925, présenté par la galerie Mathivet (stand S27).

Statuette yaka nkisi,
République démocratique du Congo,
bois, peau, fibres végétales
(cordelettes et tissus), h. 19 cm,
ancienne collection Verwilghen,
Belgique, ancienne collection privée,
proposée par Didier 
(stand N09).



en chêne sculpté du grand décorateur) a été publiée en 1925 dans *Art et Décoration*. Mentionnons que c'est cette aquarelle qui fut le point de départ du projet de la galerie. La galerie Mathivet espère que cette mise en scène, réalisée avec le soutien de la maison Lanvin, traduira de la meilleure des façons l'ambiance qui se dégageait à l'époque de l'emblématique loge d'actrice. Elle a à cœur de défendre le rapprochement entre l'univers de la haute couture et celui des grands décorateurs de l'art déco en reconstituant, dans une partie de son stand, cet espace qu'est la loge d'actrice au Grand Palais, dans le lieu même pour lequel elle a été initialement créée.

Côté tableaux et dessins du XIX^e siècle moderne et contemporain, signalons les nouvelles arrivées des galeries Carpenters Workshop Gallery, Kalmaan Maklary Fine Arts, Mayoral Galeria d'Art, Tamenaga.

Gabriela et Mathieu Sismann (stand G13, Salon d'honneur), forts d'une expérience de dix-sept ans, participent pour la première fois à l'événement. Ils défendent une spécialité peu représentée en Europe : la sculpture européenne du Moyen Âge au XVIII^e siècle. Sur leur stand, ils reconstitueront deux chapelles l'une gothique, l'autre Renaissance. Leur goût éclectique leur permet de sauter les siècles, de voyager à travers l'Europe et de présenter aussi une grande variété

de pièces de par leurs iconographies et leurs matériaux : marbre, albâtre, ivoire, bois, bronze, stuc, terre cuite... Leur œil aiguisé les amène à découvrir une *Tête de Caratide* attribuée à l'entourage de Jean Goujon ou encore un *Dragon* de l'atelier de Giuseppe De Levis. Le premier décor illusionniste accueille une *Vierge et l'Enfant 1300*, dont le type de drapé fluide ainsi que l'absence de déhanchement sont à mettre en relation avec la sculpture représentant Isabelle de France provenant de l'atelier Royal de la Collégiale de Poissy, point d'orgue du style 1300. Changement de siècle. Dans l'autre reconstitution, la *Madone en adoration*, quant à elle, s'inscrit dans la tradition du *presepe* (crèche) composé de plusieurs figures grandeurs nature. Quelque quarante pièces nous offrent une lecture de la Bible ou donnent vie à des personnages de la mythologie. La **galerie Ary Jan**, fondée en 1997, proposera des peintures orientalistes et Belle Époque, mettant ainsi à l'honneur la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Elle se distingue en proposant des sujets peu représentés au sein du marché de l'art. Mathias Ary Jan participe pour la première fois à la Biennale, y présentant une vingtaine d'œuvres minutieusement choisies et sélectionnées pour leur qualité et leur provenance. La plupart d'entre elles sont inédites et seront dévoilées pour la première fois à cette occasion. Alfred De Dreux sera l'un des artistes phares du stand. Principal représentant du « portrait animalier », il est issu d'une famille d'artistes, dont le père, architecte de renom, obtient le prix de Rome en 1815 pour le projet de l'école polytechnique. Toujours chez les Orientalistes, retenons également une huile du peintre Jean-Baptiste Huysmans intitulée *La Présentation de la nouvelle épouse* aux dimensions exceptionnelles (87 x 132 cm). Les tableaux orientalistes de Jean-Baptiste Huysmans représentent des scènes de harem et de divertissements, des jongleuses ainsi que des portraits et des cérémonies. Les coloris puissants, dominés par les rouges, les verts et les ocres, révèlent des détails minutieusement observés dans les costumes, les objets, les éléments décoratifs et architecturaux. Jean-Baptiste Huysmans est l'un des plus célèbres peintres voyageurs de l'école orientaliste belge. Ses toiles illustrent précisément les différentes influences et les multiples inspirations issues de ses nombreux voyages. La scène française sera représentée notamment avec *Le Petit Concert*, un chef-d'œuvre de Pascal Adolphe Jean Dagnan-Bouveret évoquant une scène d'intérieur, exécuté à Paris en 1883. Peintre de sujets mythologiques et d'allégories, de compositions religieuses, de scènes de genre et de portraits, Pascal Dagnan-Bouveret commence sa carrière en 1869 dans l'atelier d'Alexandre Cabanel à l'École des beaux-arts. Contraint d'interrompre sa formation artistique en raison des événements historiques de l'époque, la guerre franco-prussienne puis la Commune en 1871, il reprend ses études en 1872 dans l'atelier de Gérôme. Entre

1875 et 1889, il présente de nombreuses œuvres au Salon et la qualité de son travail est récompensée par de multiples prix et médailles ; il reçoit la Légion d'honneur en 1900 et compte parmi les plus jeunes peintres à être élu à l'Institut de France. Il aura le privilège d'exposer ses œuvres dans une salle à part lors de l'Exposition universelle cette même année. En 2002, son talent sera redécouvert et célébré lors d'une importante rétrospective de ses œuvres présentée au musée Daresh à New York. L'influence de Jules Bastien-Lepage, grand ami de l'artiste, donne à son œuvre un caractère plus poétique. Son style s'élargit et se simplifie à travers des scènes courantes, de la vie urbaine ou rurale. *Le Petit Concert* confirme cette tendance par un traitement résolument « narratif » qui en fait une peinture de la vie moderne. L'année 2012 marque la première participation de la galerie Xavier Eeckhout à la Biennale. Installé dans la nef, le stand (N30 bis), de dimensions réduites, présentera exclusivement des sculptures animalières du XX^e siècle, qui évolueront dans une mise en scène subtile et originale. Dès à présent, la galerie dévoile l'une de ses pièces maîtresses, un grand cheval en bronze d'Albéric Collin. Sculpteur anversois, il rencontra Rembrandt Bugatti au zoo d'Anvers et fut surnommé le Bugatti belge. Après la mort de son ami et professeur en 1916, Albéric Collin construisit une œuvre très personnelle qui, du point de vue du caractère et de l'ampleur, reste inégalée en Belgique. Œuvre de jeunesse, le *Cheval au pas* n'en est pas moins d'une grande modernité tant par son attitude que par son expression. D'une grande rareté sur le marché de l'art, l'œuvre de Collin représente l'avant-garde de l'art animalier du début du XX^e siècle, à l'image de l'ensemble des pièces exposées par le marchand.

Oscar Graf (stand S34), lui aussi, participe pour la première fois à la manifestation. Son stand s'articulera autour de deux axes. À cette occasion, le jeune marchand présentera premièrement une sélection rare de mobilier et de céramiques de l'un de ses artistes favoris, l'Anglais Christopher Dresser. Réalisées entre 1880 et 1883 pour son showroom londonien The Art Furnishers' Alliance, plusieurs de ces pièces sont uniques. C'est la première fois qu'une monographie est consacrée à ce designer avant-gardiste depuis l'exposition au Victoria & Albert en 2004 qui avait révélé son rôle majeur dans l'histoire des arts décoratifs européens. Le second axe de la sélection se résume en une pièce, un chef-d'œuvre absolu du mobilier français du XIX^e siècle. Conçu en 1874 par Émile Reiber pour une courtisane célèbre des Champs-Élysées, ce cabinet, dont le pendant se trouve au musée des Arts décoratifs depuis 1930, et après avoir traversé l'Europe et les âges, fait son grand retour à quelques lieues de son berceau présumé, l'hôtel de la Païva. Cette provenance grandiose n'est égalée que par la qualité d'exécution, signée de la maison Christofle. Cette prouesse technique



Albéric Collin (1886-1962), *Cheval au pas*, bronze à patine brune richement nuancée, signé sur la terrasse et daté 1912, fonte au sable réalisée par la Fonderie nationale des bronzes, anciennement firme J. Petermann, Saint-Gilles, Bruxelles, présenté par la galerie Xavier Eeckhout (stand N30 bis).

d'ébénistes et d'orfèvres, ainsi qu'une histoire de rebondissements, ont contribué à faire de ce meuble l'une des icônes du japonisme flamboyant, véritable fer de lance des arts décoratifs français dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Côté archéologie, citons l'arrivée dans le temple parisien des galeries Alain Chenel, David Ghezlbash Archeologie et Gilgamesh et pour les arts d'Asie, Éric Pouillot et Christophe Hioco feront également leurs premiers pas à la Biennale.

Pour la première fois depuis sa création, la galerie Christophe Hioco participe à la manifestation. À travers une sélection d'œuvres d'exception, Christophe Hioco nous illustre la complexité des influences artistiques en Asie depuis les premières représentations anthropomorphiques bouddhiques du Gandhara, fortement imprégnées d'influences grecques, romaines et perses (I^{er} siècle av. J.-C.) jusqu'à l'âge d'or de la sculpture indienne à travers les périodes Gupta et Pala, en

La grande cuisine, partie intégrante des arts

Après en avoir pris plein les yeux dans les dédales du Grand Palais, finissez votre parcours en vous laissant chatouiller les papilles. Chaque jour durant la Biennale, vous pourrez savourer le menu d'un grand chef étoilé mis en œuvre par Potel et Chabo. Ce restaurant éphémère unique au monde est réalisé avec la collaboration de Relais & Châteaux. Ainsi, se succéderont le 14 septembre : Michel Roth (Le Ritz, Paris), le 15 : Jean-André Charial (Oustau de Baumanière, Les-Baux-de-Provence),

le 16 : Jacques Chibois (La Bastide Saint-Antoine, Grasse), le 17 : Jean-Michel Lorain (La Côte Saint-Jacques, Joigny), le 18 : Patrick Henriroux (La Pyramide, Vienne), le 19 : Guy Martin (Le Grand Vefour, Paris), le 20 : Michel Rostang (Michel Rostang Restaurant, Paris), le 21 : Davy Tissot (Villa Florentine, Lyon), le 22 : César Troisgros (Troisgros, Roanne) et le 23 : Édouard Loubet (Bastide de Capelongue, Bonnieux en Provence).

particulier. La galerie proposera également une sélection de bronzes vietnamiens issus de la culture de Dong Son. L'art islamique sera pour sa part renouvelé par la présence d'Alexis Renard.

Les continents lointains

Dans le cadre de l'événement, la **galerie Jacques Barrère** présente un ensemble de sculptures bouddhiques chinoises d'époque Song. Cette dynastie est la période fondatrice de la culture chinoise moderne. La peinture classique, associée à la poésie et à la calligraphie, touche son apogée alors que dans les temples du Shanxi, la sculpture bouddhique s'éloigne de sa période romane pour s'épanouir dans un style gothique qui privilégie désormais le bois sur la pierre. Trois grands bodhisattvas debout forment le cœur de cette collection. Sous la dynastie Song, les sculpteurs se libèrent partiellement des canons austères de l'art bouddhique ; le propos n'est plus uniquement le message religieux mais aussi la célébration des divinités par la beauté des œuvres qui les représentent. Les visages, moins idéalisés et plus ethniques, se font expressifs. Les représentations de Luohans épousent toutes les formes d'humanités et les expressions les plus variées. Elles rappellent ainsi que le bouddhisme est ouvert à tous. Ces visages saisissants de vie nous donnent l'image d'une Chine plurielle et ouverte sur le monde. Une représentation d'Avalokitesvara plus grande que nature se positionne aisément parmi les dix plus beaux exemples connus. La plupart des grandes représentations bouddhiques d'époque Song sont aujourd'hui conservées dans les grands musées occidentaux. Si le bois domine, la pierre et le bronze sont aussi utilisés comme pour une magistrale représentation d'Ananda et Kasyapa, les deux disciples favoris du Bouddha, ou le marbre pour une statue de Luohan en méditation. Trois sculptures funéraires d'époque Liao, dont un rarissime mannequin funéraire, complètent l'exposition. Il s'agit du plus important ensemble de sculptures de la dynastie Song réuni depuis les années 1950.

Basée à Bruxelles, la **galerie Gisèle Croës** a depuis plus de trente ans le désir de faire connaître et apprécier des objets d'art oriental de la plus belle qualité. Elle s'attache plus particulièrement à

montrer les multiples facettes de l'art chinois. Cette année, Gisèle Croës y exposera une sélection d'objets reflétant la richesse et la diversité de la culture chinoise. Les objets présentés illustrent, par leur fonction ou leur forme, chacune des périodes ou dynasties qui rythment l'histoire de l'empire du Milieu. Pour cette édition, Gisèle Croës a acquis une collection privée de vases archaïques en bronze, qui n'a pas été vue depuis plus de vingt ans, et fera certainement sensation. La galerie montrera également des objets exceptionnels, particulièrement des masques et des lampes funéraires, certains liés à un culte taoïste ainsi qu'une sélection d'armes.

En ce qui concerne l'orfèvrerie et l'argenterie, les premières participations des galeries françaises Assour & Sumer, Emmanuel et Jean-Christophe Scalabrino sont à noter. Les galeries françaises Alwane Art Gallery, Fleury, France A de Forceville, Malaquais, l'anglaise Mullany et la suisse Charly Bailly Fine Art, représenteront les sculptures.

Les arts premiers

En ce qui concerne les arts premiers, on attendait davantage certains marchands au Parcours des mondes rive gauche comme par exemple Didier Claes, Bernard Dulon, grands spécialistes du genre, et c'est rive droite qu'ils éliront provisoirement domicile. **Didier Claes** (stand N09) est de ceux-là. Ainsi, à l'occasion de sa toute première participation à la Biennale des antiquaires, Didier Claes s'adressera aux collectionneurs avertis qui lui font déjà confiance mais souhaite également initier les collectionneurs dont la vocation est récente. Pour ce pari audacieux, il fera le grand écart entre deux chefs-d'œuvre : le grand fétiche à clous kongo de James Hooper, pièce majeure de sa sélection, et une statuette yaka provenant de l'ancienne collection Vervilghen. Par ailleurs, cet expert chevronné reconnu par ses pairs, né en Afrique, et baignant dans l'art africain, d'un père belge et d'une mère zaïroise, désire marquer son message par la double culture qui est la sienne. Le reliquaire fang illustre son parti pris. Collectée par Himmelheber, puis ayant appartenu à Charles Ratton, le sculpteur Arman tombera sous le charme de cette œuvre majeure. Avec enthousiasme, il nous fera décou-

vrir une trentaine de pièces majeures d'Afrique occidentale, parmi lesquelles une grande poule guro mais aussi un masque du Bénin, un reliquaire kota ou encore une statue de chef perlée du Cameroun.

So chic

Comme l'a confirmé François Hayem lors de notre rencontre, les bijoutiers-joailliers, qui jusque-là étaient concentrés en un seul endroit relativement peu pratique et difficilement accessible, seront disséminés dans l'enceinte du Grand Palais. Les maisons Boucheron, Bulgari, Chaumet et Wallace Chan prendront place pour la première fois aux côtés de leurs homologues Cartier, Chanel, Dior, Harry Winston, Piaget. Pour sa deuxième participation à la Biennale des antiquaires, Piaget, justement, renouvellera son hommage à la beauté des femmes avec sa nouvelle collection « Couture précieuse ». Une fois de plus, l'horloger joaillier genevois affirmera son style avec force et élégance. La maison pare les femmes de montres et bijoux aussi exceptionnels que spectaculaires, véritables secrets de séduction dévoilés au grand jour. Les parures graphiques, aériennes ou stylisées soulignent les plus beaux attraits de la femme. La magie des pierres, diamants en première ligne, rehaussés de rubellites ou de spinelles rouges et noirs, cultive mystère et surprise. Piaget succombe à la tentation et enlace les courbes féminines de diamants. Les parures empruntent aux corsets et aux rubans l'art de modeler et de souligner les formes à la perfection. Des lacets de lumière se croisent pour suggérer la sensualité d'un décolleté puis se décroissent dans une parfaite fluidité.

Chanel présente des nouvelles montres de joaillerie de la collection « Mademoiselle Privé » à la Biennale et, à l'occasion de sa quatrième participation, également plus d'une centaine de pièces de haute joaillerie, dans un nouvel espace de 150 m² conçu par l'architecte américain Peter Marino. Parmi ces joyaux, Chanel met en lumière la collection « 1932 », qui célèbre à travers quarante-deux pièces exceptionnelles le 80^e anniversaire de la collection « Bijoux de diamants », première et unique collection de haute joaillerie créée par Gabrielle Chanel en 1932... ●